



HAL
open science

Compte rendu - Franaszek, Andrzej. "A Biography, Milosz"

Jérôme Sgard

► **To cite this version:**

| Jérôme Sgard. Compte rendu - Franaszek, Andrzej. "A Biography, Milosz". 2019. hal-03607910

HAL Id: hal-03607910

<https://sciencespo.hal.science/hal-03607910>

Preprint submitted on 14 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Franaszek, Andrzej. 2017. *A Biography, Milosz*. Cambridge, Mass.: The Belknap Press of Harvard University Press. 526 pages (édition originale en polonais, 2011).

Andrzej Franaszek a écrit une très belle biographie du poète et essayiste polonais Czeslaw Milosz (1911-2004), dont le prix Nobel de Littérature, en 1980, avait couronné une carrière jusque là discrète, sinon confidentielle: un long exil en France et en Californie l'avaient coupé de son public naturel et peu traductions lui avaient donné accès à de nouveaux lecteurs. A tout prendre son nom restait attaché au succès de *La Pensée Captive*, publié à Paris en 1953, un des grands classiques de la littérature d'opposition dans cette « Autre Europe », passée sous la domination soviétique après 1945.

Milosz peut ainsi être vu comme le premier d'une longue lignée d'intellectuels dissidents, souvent plus jeunes et dont la plupart toutefois refuseront l'exil: de Jan Patocka et Istvan Bibo à Vaclav Havel, Tadeusz Mazowiecki ou Adam Michnik. Deux traits en particulier les réunissent : contrairement à la génération de 1940, ils partagent une expérience intime du communisme réel, à l'apogée de l'Age de Fer stalinien, et le plus souvent ils viennent idéologiquement de la gauche. Ils conserveront longtemps un regard critique sur les démocraties occidentales, si lourdement défailtantes face au nazisme et au communisme, et aussi sur le capitalisme, porteur d'injustice sociale et d'aliénation spirituelle (*Visions de la Baie de San Francisco* 1969). Milosz s'inscrira nettement dans cette veine, de même qu'il adoptera très tôt une posture à la fois politique et morale face au communisme, un autre trait marquant de ces oppositions, depuis années 1950 jusqu'en 1989 (*Un Autre Europe* 1964).

Franaszek, qui a connu le poète à la fin de sa vie, à Cracovie, où il enseigne lui-même la littérature, retrace avec élégance cette trajectoire singulière, dans la Pologne d'avant et d'après la Seconde Guerre Mondiale. Né en Lituanie dans une famille désargentée issue de la vieille noblesse polonaise, Milosz a fait très jeune l'expérience de la guerre mais aussi de la brutalité de l'occupation soviétique, au début des années 1920. Il ne se reconnaîtra donc jamais comme communiste, en dépit de son intérêt pour le Marxisme et de son aspiration précoce à la justice sociale et à la régénération politique. Dès ses années d'études, dans les années 1930, à Vilnius, il s'oppose donc entièrement à la droite nationaliste, catholique et antisémite. De même, pendant la Seconde guerre mondiale, à Varsovie, il refusera de rejoindre la puissante Armée de l'Intérieur (AK), dominée selon lui par un nationalisme mystique et suicidaire, incapable de prendre la mesure des échecs de la République de 1918.

Ceux qui se reconnaissent jusqu'à aujourd'hui dans cette tradition nationaliste feront un très long procès à Milosz pour avoir refusé de prendre les armes, avant de transiger avec le régime communiste. De fait, il intègre le corps diplomatique en 1945, fait allégeance au nouveau pouvoir et le représente avec professionnalisme à New York, à Washington et à Paris. En somme il fait une carrière de Compagnon de route, jusqu'à ce qu'en 1951, après avoir été autorisé *in extremis* à rejoindre son dernier poste, il rompt à la fois avec le régime et son pays. Commencent alors quarante années d'un exil souvent douloureux : rejeté par la Pologne officielle et par la Pologne de l'ombre, conspué par les exilés de 1940, il est ignoré aussi par une large partie de la gauche intellectuelle parisienne (à l'exception d'Albert Camus). Pendant dix ans, sa vie en France s'organise donc autour du cercle de la revue *Kultura*, qui deviendra dans les décennies ultérieures le haut-lieu de l'opposition culturelle et politique en exil. Puis,

avec le succès de *La Pensée Captive*, il élargit ses relations et engage une carrière d'essayiste et de commentateur politique (*Sur les bords de l'Issa* 1955, *Une autre Europe* 1964). Mais c'est là une vie bien médiocre au regard des rêves que nourrissait dans les années 1930 le jeune poète orgueilleux, ambitieux au possible, et dont les premiers recueils lui avaient valu très tôt la reconnaissance de ses aînés. Ces années parisiennes sont donc celles d'un deuil à faire.

La poésie reprendra cependant une place centrale avec l'exil américain, à Berkeley, à partir de 1961: bien plus confortable matériellement et réussi d'un point de vue académique, ce long séjour lui permet aussi de trouver peu à peu un public, conquis par les traductions qu'il donne, avec ses étudiants, tant de ses œuvres que de celles d'autres poètes, polonais (Zbigniew Herbert) ou russe (Joseph Brodsky). Dans ces années il échange aussi avec le philosophe Leszek Kolakowski, ou bien avec Witold Gombrowicz, une sorte d'alter ego dans la littérature polonaise du vingtième siècle. Mais au total, c'est un écrivain bien méconnu qui est couronné par le Prix Nobel.

1980, toutefois, c'est aussi l'année des Accords de Gdansk et du syndicat Solidarité, qui permettent à Milosz de revenir au pays pendant quelques semaines et de découvrir, à sa grande surprise, que son œuvre circule sous le manteau, depuis longtemps. Lech Walesa lui confiera avoir été emprisonné, quelques années auparavant, pour avoir distribué *La Pensée Captive*. Parfois, ce retour prend donc la forme d'une tournée triomphale, qui reprendra après 1989. Milosz va alors s'installer pour une dizaine d'années dans la position de père spirituel des lettres polonaises, écrivant ici, commentant là et intervenant régulièrement sur les plateaux de télévision, sans nécessairement établir un lien étroit avec les plus jeunes écrivains, nous suggère Franaszek.

Reste dans cette longue vie, si étroitement attachée à l'histoire de la Pologne au vingtième siècle, trois interrogations autour desquelles avance pas à pas cette biographie. La première question, c'est la Pologne elle-même, avec laquelle Milosz entretient longtemps un rapport tendu et malheureux, marqué au sceau de l'échec politique et du désastre culturel, qu'il pressens dès avant la guerre. Né russe, parlant polonais à la maison mais lituanien au village, Milosz s'est souvent défini comme un Polonais des confins, pas entièrement attaché à cette patrie dans laquelle il ne se retrouve qu'avec peine. Sa vraie patrie sera donc sa langue, plutôt que ce pays dont la politique, nationaliste ou communiste, lui sera moralement insupportable. C'est ici que le retour en Pologne, en 1980 et après 1989, prend tout son sens et suggère à l'approche de la vieillesse une rencontre ou une réconciliation peut-être inespérée.

La seconde interrogation, sur laquelle Franaszek apporte des éléments factuels mais peu d'explications, c'est le judaïsme. Vilnius, on le sait, a été pendant des siècles et jusqu'en 1942 un des plus grands centres de la vie culturelle et religieuse juive en Europe. Si à l'Université Milosz a quelques amis juifs, généralement proches des communistes, et s'il n'y a chez lui aucune trace d'antisémitisme, en revanche il ignore entièrement cette présence juive. C'est un monde parallèle qu'il n'aperçoit pas. Significativement, '*Campo dei Fiori*', un de ses poèmes les plus connus, écrit juste après la destruction du ghetto de Varsovie, porte sur l'indifférence des chrétiens, ou des *goys*, qui observaient le massacre par-dessus le mur d'enceinte, le dimanche après-midi à l'heure de la promenade. Dans les décennies ultérieures la Shoah et les camps deviendront un thème majeur de son œuvre, tant politique que poétique – Milosz est un homme de son temps et de sa géographie. Mais à nouveau l'interrogation porte avant tout sur le mal et sur l'indifférence morale en général, plutôt que sur la réalité juive en Pologne ou à Vilnius. Celle-ci en fait n'intéresse pas tellement cet homme de grande culture.

Enfin il y a le catholicisme, que Milosz rejette dans les années 1930 : jusqu'à la fin de sa vie, il restera sans pitié pour ce qu'il appelait les « catholiques professionnels » et pour le discours christique du martyrologe polonais. En revanche Franaszek décrit de manière très attentive le long cheminement qui va l'éloigner de la tentation athéiste, avant de le ramener ensuite à la foi, sinon à l'Eglise catholique. Ici l'influence première, peut-être la plus durable, est celle de son oncle, le poète Oskar Milosz, rencontré lors de son premier voyage à Paris, en 1933, et envers qui il exprimera toujours sa reconnaissance. Relevons aussi, dans les années 1970, la traduction en polonais de dix livres de la Bible, qui vont lui demander d'apprendre l'hébreu à soixante ans passés. Enfin, à quelques mois de sa mort, il y a cet échange étonnant avec Jean-Paul II, qu'il avait rencontré à quelques reprises. « *Saint Père, l'âge change vos perspectives sur bien des choses, et dans ma jeunesse il aurait été déplacé de demander la bénédiction du Pape. Et ceci, pour moi, est en fait une vraie difficulté parce que dans ces dernières années j'ai écrit des poèmes dans lesquels j'adhérais consciemment à l'orthodoxie catholique, mais je ne suis pas sûr en même temps de mon succès. Je souhaiterais donc quelques mots qui me confirment que je poursuis bien notre but commun.* » A quoi le Pape lui a répondu que cette interrogation a une « *signification décisive* », et que « *en ce sens, je suis heureux de confirmer vos mots sur 'notre poursuite d'un but commun'*. » (pp.462-63).